rêve et silence



ROSALES, VIDE FAMILLE

NON-DIT Mémoire et violence en guise de deuil.

RÊVES ET SILENCE de **JAIME ROSALES**
avec Yolanda Galocha, Oriol Roselló... 1h50.

Auteur ici de son quatrième film, Jaime Rosales prend toujours ses distances avec l'histoire que ses longs métrages racontent. Comme si un autre film existait, plus conventionnel, que personne ne verrait jamais et qui remplirait les ellipses laissées de côté par son propre film. Pour *Rêves et Silence*, Rosales prend un soin extrême à n'effleurer que la périphérie de son récit afin de mieux en saisir le cœur, la substance profonde et insaisissable faite de douleurs et d'incompréhension. Il faudrait éviter de raconter les faits, tant la brutalité de leur résumé est aux antipodes d'un pathos étranger au film. Elle existe pourtant bien, cette histoire d'un couple d'Espagnols habitant à Paris avec ses deux enfants. Il est architecte, elle est prof, et ils vivent comme tout le monde, sans vraiment y réfléchir, jusqu'à ce qu'un accident ne les y oblige. Partis quelques jours chez ses parents, le père, Oriol, et sa fille aînée disparaissent du cadre à l'issue d'un long plan sur une autoroute du Sud... L'hôpital, le cimetière, le deuil interminable sont filmés de très loin ou de très près, comme des tableaux presque immobiles que l'action construirait.

En guise de mode d'emploi, le film s'ouvre sur l'artiste Miquel Barceló en plein travail, construisant une toile dont chaque détail donne peu à peu la signification et la force de son œuvre. De la même manière dans le film, les pièces du puzzle, les bribes de conversations se mettent en place. La fille aînée du couple a perdu la vie dans l'accident tandis que le père y a laissé un bout de sa mémoire. Et pas n'importe quelle partie, puisqu'il ne se souvient ni de la tôle froissée ni d'avoir jamais été le père de cette enfant morte. Par lâcheté involontaire ou par un obscur mécanisme de défense, il repousse l'échéance qui lui fera retrouver ses esprits et faire connaissance avec une culpabilité dont il peut lire, chaque seconde, l'intensité dans les yeux de sa femme. Doublement rayée de la carte, l'enfant n'existe que dans la mémoire de Yolanda, plus furieuse qu'anéantie par ce double abandon qui la laisse seule dépositaire de cette douleur.

Ce n'est pas la première fois que Jaime Rosales a choisi de filmer l'irruption de la violence dans un cadre de banalité. Son premier film, *les Heures du jour*, mettait en scène la veulerie ordinaire d'un homme sans saveur ni relief qui finissait par massacrer des gens plus faibles que lui. Passée cette bouffée de folie, il retournait à son anonymat et le film à son rythme atone, laissant en suspens l'authenticité, l'existence même de ce qui venait de se passer. Le principe est ici plus exigeant, puisque la violence est contenue dans la paralysie des scènes de dialogues ou, comme le titre le dit, de longs silences furieux qui opposent Oriol et Yolanda. Il est aussi question de rêves. De rêves peuplés de fantômes qui ne font pas peur et qui, à l'image du cinéma de Rosales, transforment la matière vivante de ses acteurs en créatures virtuelles que vient renforcer l'utilisation du noir et blanc. Peu à peu, comme la toile de Barceló que le peintre badigeonne d'eau, les personnages s'estomperont pour se diluer dans la mémoire des vivants.

BRUNO ICHER



Rêve et silence de Jaime Rosales

Jaime Rosales continue à détailler avec brio la banalité ibérique dans un drame distancié.

Cinéaste à part qui poursuit son chemin expérimental contre vents et marées, inventant une forme singulière pour chacun de ses films, Jaime Rosales s'est fait le chantre de la banalité. Banalité du mal *(Las Horas del día)*, banalité du hasard *(La Soledad)*, banalité du terrorisme *(Un tir dans la tête)* et banalité du malheur *(Rêve et silence)*. Après le split-screen permanent de *La Soledad*, après le filmage au téléobjectif et la bande-son sans dialogues d'*Un tir dans la tête*, le cinéaste opte cette fois pour le noir et blanc, tout en travaillant le cadre de façon assez radicale. Il décrit la vie quotidienne d'une famille bourgeoise espagnole en France sous forme de tableaux fragmentaires.

De vraies tranches de vie, au propre comme au figuré : des séquences réalistes et quotidiennes débutent et s'interrompent brutalement, sans être reliées directement aux précédentes ni aux suivantes. L'ellipse est la norme. Le cadre, d'autre part, est fixe. Les comédiens, rarement cadrés frontalement, entrent et sortent du champ de façon aléatoire ; leur présence est souvent fragmentaire. Par ailleurs, les dialogues sont improvisés (chose indécelable).

La vie de la famille – un architecte, sa femme, prof d'espagnol, et leurs deux filles pré-adolescentes – se déroule sans encombre, jusqu'au jour où un terrible et incompréhensible accident chamboule cette douce routine et remet en question la cohésion conjugale. Ensuite intervient un élément qui singularise ce film par rapport aux précédents du cinéaste : un fantôme. Ce n'est peut-être qu'une hallucination ou un rêve, tant l'apparition est circonscrite dans le temps et l'espace, mais c'est une géniale entorse au réalisme instauré par ailleurs. Réalisme également relativisé par le dernier plan, long plan-séquence flottant dans le parc des Buttes-Chaumont, qui corrobore la dimension onirique induite par le titre et comporte un rappel à l'événement surnaturel.

Il faut également noter les interventions très ponctuelles du peintre Miquel Barceló, qui ouvrent (en noir et blanc) et ferment (en couleurs) le film comme des parenthèses, introduisant surtout de la distanciation. On pourrait enfin insister sur la finesse psychologique à l'œuvre, notamment lorsque, à la suite de l'accident, l'incompréhension s'installe entre les deux époux. Mais, à notre sens, c'est un épiphénomène du principe global de banalité de ce drame sans mélo, grâce auquel Rosales apporte une nouvelle pierre à son fascinant édifice hyperréaliste. **Vincent Ostria**

Rêve et silence de Jaime Rosales, avec Yolanda Galocha, Celia Correas (Esp., Fr., 2012, 1 h 50)

les inRocKuptibles